



## MÉMOIRE ET RETOUR D'EXPÉRIENCES

Intervention du SDIS31 lors de la catastrophe AZF le 21 septembre 2001, à Toulouse © SDIS 31 - Xavier Rivière

# AZF - «IL Y A EU LE TREMBLEMENT, D'ABORD, DANS LE BÉTON DE NOTRE RÉDACTION»

**Pierre Nicolas**, ancien journaliste de France 3



Je m'appelle Pierre Nicolas.

Il y a vingt ans, je suis devenu (presque) par hasard membre d'une toute petite famille française. Celle des gens qui ont été directement témoins d'une catastrophe industrielle majeure.

Le hasard, ou du moins l'idée que je m'en fais, est très important dans mon témoignage. On le verra, il vaut autant pour moi que pour les faits eux-mêmes.

C'était le 21 septembre 2001, à Toulouse. C'était une belle matinée d'automne douce et harmonieuse comme le Sud-Ouest en offre souvent. Je préparais la présentation du journal de 12 heures. Je ne l'ai pas encore dit, j'étais journaliste à la télé régionale.

Il était 10 heures 17 minutes et 51 secondes. C'est à cet instant précis que tout a commencé à merder.

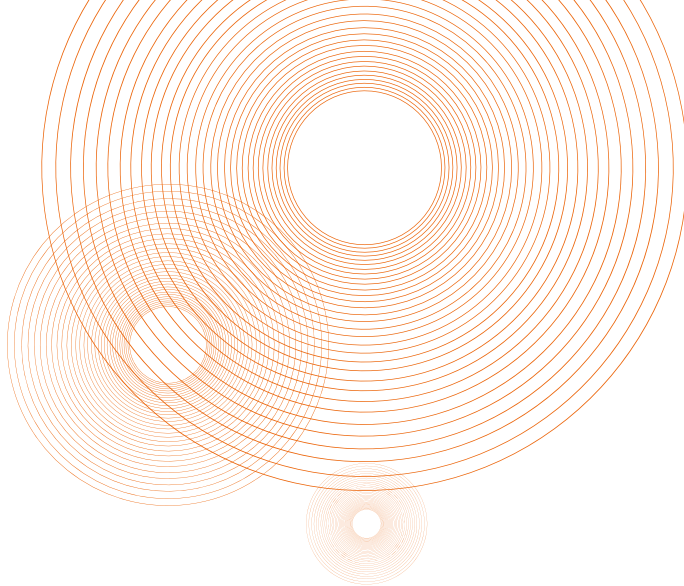
Il y a eu le tremblement, d'abord, dans le béton de notre rédaction. Le temps de me lever, d'aller jusqu'à l'une des fenêtres, je regarde vers le sud sans savoir que je vis là mes six ou sept dernières secondes

de calme d'une tranche de vie.

Il est très simple de s'en faire une petite idée. Visionnez les images de l'explosion de Beyrouth se passant dix-neuf ans plus tard et filmée par des centaines de Smartphones... C'est le même produit qui sera mis en cause dans les deux cas : des ammonitrates, c'est-à-dire des engrais chimiques, mais cela je l'ignore encore.

Retour à 2001 : le bâtiment de la télé est partiellement saccagé. Faux plafonds par terre, murs criblés d'éclats pointus de verre qui feront chez nous quelques blessés légers.

On évacue. Arrivés dans la cour, un nuage rosâtre nous tombe immédiatement dessus. S'il est toxique, je suis mal.... Mais il faut bien respirer et ça sent fortement l'ammoniac. Je connais ce produit



que j'utilisais tous les jours lorsque j'étais infirmier en salle d'opération. Il ne peut venir que d'un endroit. Je sais d'où ça vient.

C'est primordial face à une catastrophe de grande ampleur d'être capable de déterminer d'où provient l'accident, et ce n'était pas simple, à ce moment-là, tellement tout était saccagé autour de moi. Ce jour-là, de nombreux journalistes ou forces de secours ne savaient pas vers quoi se diriger...

Certaines nuits, cette odeur pouvait recouvrir la ville et parcourir des kilomètres lorsque l'usine AZF avait un souci.

AZF (car c'est elle qui vient d'exploser) anciennement appelée et connue à Toulouse sous le nom d'Onia (Office national industriel de l'Azote). L'usine a été installée au milieu des années 20, là, parce que c'est loin des éventuels canons allemands qu'il y a un fleuve et un terminal ferroviaire et que les terrains ont été cédés par... la Poudrerie nationale qui deviendra la SNPE ( Société nationale des Poudres et explosifs) située à proximité d'AZF. Cette filiation indiquait déjà à elle seule le caractère sensible de l'endroit. Inutile de préciser qu'à l'époque cet établissement qui comptera jusqu'à 4500 salariés grandit dans la campagne toulousaine.

### *Le bilan sera de 31 morts et près de 2 500 blessés. Une chose est certaine : nous n'étions pas préparés à ça.*

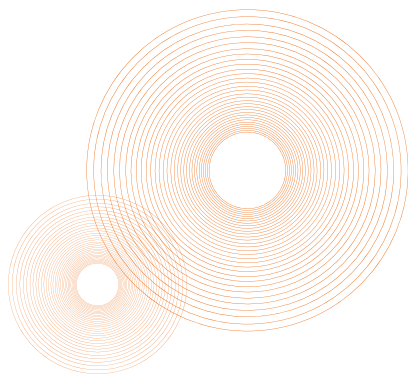
Quatre-vingts ans plus tard, il n'y reste plus que 400 ouvriers et le site vient de pétarder au milieu des immeubles, des maisons, et des rocades. La vision est apocalyptique. Dieu sait pourquoi j'imaginai un « laboratoire » endommagé. C'est ainsi, une catastrophe est toujours pire que notre imagination. Plus tard, un oncle qui avait vécu les bombardements américains à Arras me dira revoir sur notre reportage les images de sa jeunesse. En une seconde, AZF a donc fait mieux qu'un quart d'heure de bombardements alliés. Un bon tiers des 70 hectares du site est complètement rasé.

Grâce à ma moto, Michel Mézières à la caméra, et moi au guidon, nous sommes les premiers à nous frayer un chemin pour arriver sur place. Plus aucune communication ne fonctionne. Dans un rayon d'un kilomètre le réseau téléphonique filaire et portable est détruit. Les émetteurs ont volé en éclat. Même les pompiers auront du mal à communiquer dans la première heure pour organiser les secours.

De toute façon, chacun en ville s'imagine que ça s'est passé près de chez lui. Moi le premier, j'ai pensé à un avion crashé près de la télé (le choc dans le sol) dont le kérosène avait ensuite explosé (l'explosion)... Image soufflée par l'actualité d'alors, avec l'attentat du 11 septembre 2001.

Sur le terrain, Michel et moi n'en menons pas large. Il ne reste rien de l'usine, des fils électriques pendent partout, des gens que nous tentons de rassurer appellent au secours d'autres n'appelleront plus jamais personne... On m'a souvent demandé dans quel état psychologique nous étions à cet instant, j'ai toujours répondu que nous avions la chance de travailler ce qui nous donnait l'impression d'agir sur cette horreur plutôt que de la subir... Avoir peur d'une catastrophe qui s'étale devant soi est une chose mais il est encore bien plus effrayant de l'imaginer, c'est-à-dire, en fait, de ne pas savoir de quoi on a peur....

Ma seule intention ce jour-là, aura été de témoigner et de montrer le plus vite possible pour rassurer. Avec les images ce n'était pas très compliqué, en revanche trouver les mots pour décrire l'apocalypse s'avérera difficile. C'était en 2001, le risque terroriste était dans tous les esprits, je n'ose pas imaginer les dégâts engendrés sur l'opinion publique par des chaînes d'info en continu inexistantes à l'époque en France. France 3 Sud peut au moins





## MÉMOIRE ET RETOUR D'EXPÉRIENCES

s'enorgueillir de n'avoir ce jour-là pas dit de bêtises. J'ai même été, l'espace de quelques heures, le seul présentateur télé au monde à savoir exactement de quoi je parlais.

Le bilan sera de 31 morts et près de 2 500 blessés. Une chose est certaine : nous n'étions pas préparés à ça.

On ne saura jamais ce qu'il y avait dans le nuage toxique qui a survolé la ville ce jour-là... Il s'est éparpillé avec le vent. Il y avait à l'est de l'usine une canalisation de phosgène qui enjambait la Garonne. Si elle avait cédé, si ce gaz suffocant de combat, utilisé en 1915 et entrant dans la composition du carburant de la fusée Ariane, s'en était échappé, la ville serait sans doute restée partiellement inhabitable pendant quelques années.

Je ne suis pas chimiste et on me dira qu'il s'agit là d'une hypothèse fantasque, je veux bien ; mais je n'oublie pas qu'un discours totalement rassurant était tenu autour de cette usine depuis les années 70. J'imagine que les lecteurs de mon modeste témoignage savent tous ici ce qu'est un PPI : un Plan particulier d'intervention. C'est un document déposé en préfecture et dans lequel sont listées par des experts toutes les hypothèses de dysfonctionnement et leurs éventuelles conséquences humaines, environnementales, etc. Or la phrase suivante y figurait en toutes lettres « En tout état de cause, une explosion

à l'intérieur de l'enceinte (d'AZF) ne pourrait dépasser les limites foncières de l'établissement... ». Des murs entiers de l'usine ont parcouru 1 kilomètre avant de s'écraser sur la ville. L'explosion a provoqué un tremblement de terre d'une magnitude de 3,4 .... Rien de tout cela n'aurait dû arriver et personne n'y avait été préparé.

Quelques voix de riverains s'étaient pourtant fait entendre dans les années 90. Elles se préoccupaient des incidents de fonctionnement de l'usine, de ses rejets et de sa proximité grandissante avec l'agglomération. Un de mes collègues, Yves Garric, avait même deux trois ans avant la catastrophe, imaginé un incident dans l'usine au moment où elle était survolée à la verticale et à basse altitude par un avion de ligne dans ce couloir d'atterrissage de l'aéroport de Toulouse-Blagnac. L'usine, à cette époque, était selon Total son propriétaire, encore très rentable mais ce n'est pas lui faire offense d'écrire qu'elle offrait peu à peu l'image d'un reliquat du passé pour une ville qui se veut résolument tournée vers les hautes technologies du futur.

L'enquête fut longue, compliquée, chaotique et sujette à de nombreux rebondissements. Mais, peut-il en être autrement ? Surtout dix jours après l'attentat des Twin Towers. La thèse officielle avance un simple accident dû à une erreur de manipulation. 500 kilogrammes de produits chlorés auraient

été déversés par erreur sur un tas d'ammonitrates, entraînant l'explosion fatale. Cependant, cette thèse a ignoré de nombreux incidents, électriques notamment, qui ont précédé de quelques secondes l'instant de l'explosion. Il n'existe aucune vidéo de la déflagration elle-même. Des caméras de surveillance d'ASF (Autoroutes du Sud de la France) notamment sont pourtant présentes dans ce secteur .... Leurs images opportunément disparues auraient été utiles à l'expression de la vérité. Passons.

L'Histoire nous apprend enfin que des ammonitrates ont passé leur temps, au cours du XX<sup>e</sup> siècle, à exploser partout dans le monde : Beyrouth en 2019, mais aussi Faversham au Royaume Uni dès 1916, Oppau en Allemagne, le 21 septembre (décidément...) 1921 ou Texas City en 1947 : on dénombre plus de vingt-cinq drames qui ont fait environ 2 000 morts et causé d'énormes dégâts matériels.

Tout cela, on l'a redécouvert APRÈS la catastrophe AZF...

La mémoire a des vertus dont se nourrit aujourd'hui la politique du Retex, c'est-à-dire le retour d'expérience. C'est ce que feront tous les pompiers de France les 24 et 25 mars 2022 à Toulouse... vingt ans après... Comme une plongée dans les archives du temps où l'on expliquera, du point de vue des secours, notre passé pour comprendre le présent et anticiper leur futur...

